

Jessica Lange ou l'ironie des choix

Maurice Elia

Numéro 146, juin 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50405ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elia, M. (1990). Compte rendu de [Jessica Lange ou l'ironie des choix]. *Séquences*, (146), 46–47.

JESSICA LANGE

ou l'ironie des choix

Jessica Lange est devenue vedette. Tout le monde le sait maintenant. À force de persévérance, de courage et de lutte, elle a fini par se classer parmi les actrices américaines les plus en vue. Alors, pourquoi se révolte-t-elle encore contre les sujets qu'on lui propose? Pourquoi voit-elle avec sarcasme la portée des films contemporains? Où est-elle allée chercher cette volubilité ironique du propos, cette facilité à mettre à bas Hollywood qui pourtant a contribué à sa gloire?

Il s'agira de savoir si Hollywood a bien été à l'origine de son succès. *King Kong*, son premier film, n'a fait que la montrer: une jolie femme, fragile mais froide, entre les griffes d'un gorille. Elle était belle, pas seulement jolie, et elle avait ce charme particulier qui donne aux rôles les plus sordides un élément de sérieux, d'achevé, qui n'échappa qu'avec difficulté aux critiques les plus voraces.

Aujourd'hui, Jessica Lange aura tendance à voir en *King Kong* une de ces paraboles de la femme aux prises avec les géants, de la vedette (masculine ou féminine) devenue la proie facile des grands studios, de l'actrice qui devra se battre pour que l'on découvre et récompense son talent. À une ou deux exceptions près, c'est ainsi qu'elle s'est vue dans le choix des rôles qu'elle interpréta par la suite. Dans *All That Jazz*, Bob Fosse avait vu en elle beaucoup plus loin que la simple beauté diaphane. Il s'était convaincu qu'il était en présence d'une créature unique qu'il ne dépendait que de lui d'exposer, comme Ange de la Mort, devant un Roy Scheider déchaîné, enchaîné par son talent.

Plus tard, aux côtés de Jack Nicholson dans *The Postman Always Rings Twice*, elle avait su dépasser le personnage interprété autrefois avec ineptie et lourdeur par une Lana Turner sur le déclin. Jessica Lange donna au personnage de Cora une dimension nouvelle: elle provoquait par sa seule présence, par un seul regard, celui qui allait devenir son complice dans le meurtre de son mari. On a cependant passé à côté de cette reconnaissance de son talent, en favorisant les rictus de Nicholson et une scène sensuelle sur la table d'une cuisine, scène plantée là, comme exprès, pour qu'on en parle.

Tootsie et *Frances* lui permirent de recevoir deux nominations aux Oscars la même année (la première comme actrice dans un rôle de soutien, la seconde comme actrice principale). L'Académie lui préférant Meryl Streep (pour *Sophie's Choice*), elle fut récompensée pour son passage (frais, humoristique) dans *Tootsie*. C'est à ce moment qu'elle s'est peut-être demandé si la recherche des rôles *meaty* («saignants») allait lui être profitable. Après tout, le personnage de Frances Farmer pouvait permettre à n'importe quelle actrice possédant un certain talent de se mettre de l'avant. Les alcooliques, les drogués, les malades ont toujours permis à des acteurs de se donner un beau rôle, l'éclat passant souvent à côté de la retenue (Anne Bancroft, Cliff Robertson, Jack Nicholson, Peter Finch, Marlee Martin, Daniel Day-Lewis¹¹). D'ailleurs, on se

¹¹ Respectivement pour *The Miracle Worker*, *Charly*, *One Flew Over the Cuckoo's Nest*, *Network*, *Children of a Lesser God*, *My Left Foot*.



The Postman Always Rings Twice (1980)



Tootsie (1982)

King Kong (1976)





All That Jazz (1979)

souviendra que Susan Blakely dans le rôle de Frances Farmer dans un film-tv («Will There Really Be a Morning?») avait atteint des sommets dans cet art.

Avec *Country*, les choses se gâtèrent un peu. Après *The River* (avec Sissy Spacek) et *Places in the Heart* (avec Sally Field), sortis tous à peu de choses près la même année, le sort des fermiers sous l'administration Reagan avait fini par lasser. Quant à *Sweet Dreams*, on aurait mieux fait de permettre à Beverly D'Angelo d'auditionner pour le rôle-titre de Patsy Cline: elle l'avait déjà joué dans *Coal Miner's Daughter* (aux côtés de Sissy Spacek/Loretta Lynn). Les producteurs se sont laissés convaincre par un certain succès que Jessica Lange avait à l'époque. Ce fut un personnage peu convaincant. Comme celui de vouloir incarner Maggie dans une nouvelle version-tv de la pièce de Tennessee Williams «Cat on a Hot Tin Roof». Jessica semblait trop montrer qu'elle jouait, détruisant ce Sud cher à la pièce.

Elle se rattrapa cependant dans cette autre pièce dite du Sud, écrite par Beth Hanley, devenue auteur à succès par la justesse de

sa vision de la mentalité de cette partie des États-Unis. *Crimes of the Heart* plaçait Jessica Lange sur le même plan que Diane Keaton et Sissy Spacek. Et c'est peut-être elle qui gagna la guerre par son personnage vaguement déluré. Cependant, elle ne semblait pas totalement à l'aise, la présence du réalisateur Bruce Beresford la gênait, elle avoue aujourd'hui s'être sentie «toujours en train de répéter son rôle».

Jessica Lange n'est pas l'actrice incendiaire, le monstre sacré, la bombe qui crève l'écran, elle n'est pas non plus Glenn Close ou Meryl Streep, ne cherche pas à devenir la nouvelle Jane Fonda, encore moins la nouvelle Marilyn. Cependant, les rôles de femmes fortes l'intriguent, l'intéressent. Dans sa vie privée, c'est peut-être cet aspect de sa personnalité qui l'a fait s'attacher sentimentalement à Bob Fosse, Jack Nicholson, Mikhail Baryshnikov. Ils ont trouvé sans doute en elle la passion qui les faisait continuer à être ce qu'ils sont, des passionnés dotés de cette énergie amoureuse qui lui ressemble.

Aujourd'hui, aux côtés de Sam Shepard, de la nature (qu'elle n'aurait jamais dû quitter, dit-elle, depuis sa naissance, le 20 avril 1949, dans la petite ville de Cloquet, dans le Minnesota), elle est heureuse, en famille. Shepard a influencé ses choix, c'est certain (pourquoi aurait-elle accepté un rôle dans le premier film qu'il réalisa, *Far North*, insortable parce que non commercial?), mais elle reste maîtresse de son destin d'actrice, que les producteurs hollywoodiens le veuillent ou non. D'ailleurs, peu importe qu'elle ait accepté un rôle dans *Everybody's All-American*, l'expérience de l'échec n'a jamais fait de mal à personne. Et après *Music Box* et *Men Don't Leave*, le succès pourrait encore une fois être au rendez-vous.

Qu'elle se dise que peu d'actrices ont été comme elle productrice (*Country*), ont étudié à Paris (deux ans sous la direction d'Étienne Decroux), et mettent la qualité et la motivation au premier plan de leurs priorités. Je ne serais pas étonné de la voir accepter des propositions de cinéastes européens et de risquer, encore une fois, pour le plaisir, pour l'amour de l'art, sa carrière.

Maurice Elia

FILMOGRAPHIE

- 1976: King Kong (John Guillermin)
- 1979: All That Jazz (Bob Fosse)
- 1980: How to Beat the High Cost of Living (Robert Scheerer)
- 1981: The Postman Always Rings Twice (Bob Rafelson)
- 1982: Tootsie (Sydney Pollack)
- 1982: Frances (Graeme Clifford)
- 1984: Country (Richard Pearce)
- 1985: Sweet Dreams (Karel Reisz)
- 1986: Crimes of the Heart (Bruce Beresford)
- 1988: Far North (Sam Shepard)
- 1989: Everybody's All-American (Taylor Hackford)
- 1989: Music Box (Costa-Gavras)
- 1990: Men Don't Leave (Paul Brickman)



Frances (1982)



Country (1984)



Far North (1988)



Music Box (1989)